

il ne faut pas l'oublier, Anne d'Autriche, méprisée par Louis XIII, a été adorée par les grands seigneurs de l'époque. L'homme le plus haut placé d'Angleterre, le favori de Charles Ier, le gentilhomme le plus élégant de son siècle, en a été fou au point de compromettre pour l'objet de sa passion la dignité de sa position d'ambassadeur et les intérêts de son pays.

C'était en effet Anne d'Autriche qui, poussée par la curiosité et par son esprit d'intrigues galantes, était venue visiter pendant son évanouissement, le jeune marquis de Beaulieu.

Le cœur de la reine s'était tout à coup senti envahi par un tendre sentiment pour ce beau gentilhomme ainsi arrivé au couvent d'une façon romanesque.

Elle était accompagnée de la jeune comtesse de Souvré, dont le fils que nous connaissons et que nous avons laissé dans un souterrain de la forêt de Bondy, devint plus tard l'ami du marquis de Beaulieu, en attendant le bonheur d'être son beau-frère et d'épouser la jeune et jolie Marguerite de Beaulieu.

Tous ces personnages qui ont figuré au début de notre histoire, nous les retrouverons après ce récit rétrospectif, et le lecteur apprendra avec intérêt, nous l'espérons, la suite des dramatiques aventures auxquelles ils furent mêlés.

Que le lecteur nous pardonne la grande variété de personnages qui s'agitent dans ce drame historique. Jusqu'à ce jour, romanciers et historiens n'ont guère raconté que les faits et gestes des rois, des reines et des nobles seigneurs.

Nous avons voulu, nous, aller du plus grand au plus petit, et dépeindre à la fois et les vices et les crimes d'en haut et les souffrances et les malheurs d'en bas : c'est la vie de toute une nation que nous voulons faire palpiter ici, dans l'étendue d'un quart de siècle.

La comtesse de Souvré, qui avait alors vingt ans, était une beauté régulière, aux lignes pures, à la taille un peu majestueuse malgré sa jeunesse, d'un aspect fier et réservé, bien faite pour réussir à la cour ; elle avait l'affection et la confiance de la reine qu'elle servait avec un dévouement qui ne se démentit jamais.

La troisième personne dont la présence avait concouru au gracieux tableau apparu à Gaston de Beaulieu était la jeune supérieure du couvent de l'Annonciade, Charlotte de Puy de Santa-Maria que nous avons déjà nommée. Fraîche et rose, sous des habits de religion pas trop sévères de coupes et de couleur, elle n'avait rien de grave ni de trop sérieux dans son aspect.

Elle affectait pourtant une grande dévotion, et son œil, traversé de flammes, avait parfois quelque chose d'exalté et d'inspiré, qui lui avait valu une grande réputation de sainteté. Richelieu, qui la connaissait bien et qui se servait d'elle souvent auprès du roi et de la reine savait à quoi s'en tenir à cet égard.

Charlotte eut un sourire énigmatique en voyant l'hésitation de la reine.

—Pauvre jeune homme ! avait murmuré Anne d'Autriche.

—Votre grand cœur s'intéresse à toutes les souffrances de la religieuse.

—Il est si beau ! fit la reine qui ne savait pas cacher ses impressions.

—Et si jeune ! ajouta la comtesse de Souvré.

—Dans sa position on a besoin auprès de soi d'un cœur de mère...

—Si vous n'étiez si jeune pour mériter un nom plus doux, insinua l'abbesse.

—Il ne faudrait pas dire cela devant M. de Rantzau, fit remarquer madame de Souvré.

—Rantzau sait trouver des consolations à ses infortunes amoureuses, riposta la Charlotte de Puy.

Le comte de Rantzau, officier étranger au service de la France, était un des raffinés les plus élégants du règne de Louis XIII. D'une audace, d'un courage à toute épreuve, il eut de très grands succès à la cour d'Anne d'Autriche. La chronique le met au nombre des amants heureux de la reine. On dit que Richelieu le poussa auprès d'Anne d'Autriche pour procurer à la France un Dauphin que le débile Louis XIII ne pouvait lui donner. Quelques historiens lui attribuent la paternité du fameux Masque de fer.

Quoi qu'il en soit, le comte de Rantzau, qui avait été très avant dans les bonnes grâces de la reine, se consolait alors de la perte de son influence, en se livrant à de retentissantes orgies : le plus grand amoureux de la France en était devenu le plus grand buveur. Nous verrons bientôt Louis XIII, qui ne manquait pas d'esprit et que sa timidité seule paralysait, se venger par un mot assez cruel des accrocs que le comte de Rantzau avait pu pratiquer à son honneur conjugal.

Comme l'heure du *Salut* sonnait en ce moment et que la cloche appelait les religieuses à la prière :

—Allez où le devoir et Dieu vous appellent, chère Charlotte, fit Anne d'Autriche, en congédiant l'abbesse, nous veillerons près du malade.

—Et à ce Dieu vers lequel vous m'envoyez, Majesté, je vais demander dans une fervente prière, de féconder votre sein royal et d'accorder à la France un successeur digne de son glorieux père, Louis treizième du nom. Et ce disant, avec un grand sérieux, elle croisa dévotement ses mains sur sa poitrine, leva au ciel des regards pleins d'une sainte ardeur, puis se courbant profondément, elle fit une grande révérence.

—Vos prières ont tout pouvoir, dit Anne d'Autriche, en la relevant avec un geste de grande affection.

Et les deux nobles dames, la reine et la comtesse de Souvré, s'installèrent au chevet du jeune marquis de Beaulieu.

Un quart d'heure après, la main de la reine était dans celle de Gaston.

Vers dix heures la comtesse de Souvré manifesta une grande fatigue.

Anne d'Autriche, toujours bonne, lui conseilla de se retirer, lui affirmant que, quant à elle, elle n'avait pas envie de dormir.

Elle lui recommanda même de congédier de son appartement ses dames d'atours, la priant de s'installer elle-même dans sa chambre, où elle irait la rejoindre dès qu'elle se sentirait fatiguée.

En femme bien apprise, en profonde politique qu'elle était, la comtesse de Souvré s'endormit si profondément,